

DOI 10.69085/ntf2024c239

**PARRALLÈLES ENTRE LES PERSONNAGES FÉMININS
DANS LES ROMANS *LETTRES PERSANES* ET *LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE-MOEURS*, ADAPTATION,
MÉTISSAGE CULTUREL, ASPECT DE L'ÉMANCIPATION
DE LA FEMME**

Yuliya Trifonova
Université de Plovdiv Païssy Hilendarski

**PARALLELS BETWEEN THE FEMALE CHARACTERS IN
THE NOVELS *PERSIAN LETTERS* AND *LETTERS FROM A
PERUVIAN WOMAN* – SOCIAL ATTITUDES, ADAPTATION,
CULTURAL MIXTURE, AND THE ASPECT OF
EMANCIPATION OF WOMAN**

Yuliya Trifonova
Paisii Hilendarski University of Plovdiv

In this article our purpose is to analyze and compare the female characters in Montesquieu's *Persian Letters* and Mme de Graffigny's *Letters from a Peruvian Woman*. Montesquieu and Françoise de Graffigny present revolutionary female characters in search of freedom. The women from Usbek's seraglio – Zachi, Zephis, Zelis, Fatme and the most tragic and rebellious one, Roxane, also the heroine of Mme de Graffigny Zilia, criticize the hypocrisy and cruelty of the societies where they live. Their revolts demonstrate their courageous nature and their determination to be free. The desire to evolve freely, to flourish fully define the essence of being a Human.

Key words: Montesquieu, Mme de Graffigny, epistolary novel, woman, emancipation

Les *Lettres persanes* et les *Lettres d'une Péruvienne* sont de par leur auteur respectif, Montesquieu et Mme de Graffigny, des romans épistolaires du XVIII^e siècle comparables à de nombreux niveaux. D'un

côté les romans partagent des thèmes communs tels que la critique sociale et politique, l'exploration des différences culturelles et les relations interculturelles. En même temps les deux œuvres explorent les contraintes sociales imposées aux femmes, mettent en lumière les inégalités de genre et offrent des réflexions sur l'autonomie, l'adaptation, l'émancipation féminine. D'après Faucherey : « La forme épistolaire se révèle le moyen au plus haut point de l'expression de l'âme et du sentiment des femmes. C'est une revendication de la vision du monde au féminin, plus la société les empêche de dire *je*, plus les romancières-épistolières le disent dans leurs textes. » (Faucherey 1972: 112).

Dans les *Lettres persanes*, la réflexion politique de Montesquieu s'accompagne d'une réflexion sur la condition des femmes et leur place dans la société. Une grande partie des lettres sont le récit d'une révolte, celle des femmes d'un harem oriental, contre le despotisme domestique d'un seigneur persan, Usbek. On peut voir aussi dans les *Lettres* un manifeste féministe qui montre la voie de la libération de la femme et une condamnation encore de la domination de la femme par l'homme, condamnation masquée sous un faux prétexte de la vertu.

Dans l'intention d'aborder la problématique de l'article il est nécessaire de noter que la présence de deux orientaux Usbeck et Rica dans la société européenne des *Lettres persanes* a permis de souligner le contraste entre les mœurs orientales et occidentales. Dans certaines de ses réflexions Usbek lui-même questionne les aspects du système despotique et politique qui nuisent à l'Etat. Quant aux relations hommes - femmes Montesquieu souligne que les fondements du système patriarcal contrairement à ce qui est admis ne sont conformes ni à la Nature, ni à la Raison. Montesquieu parle des traditionnelles angoisses du patriarcat pour lequel la libération des femmes encouragerait l'absence de vertu et déstabiliserait l'autorité masculine. Donc la subordination de la femme à l'homme n'est pas du tout d'origine naturelle. La négation des capacités intellectuelles des femmes renforce les inégalités établies.

Les femmes d'Usbek enfermées au sérail sont considérées comme des esclaves, dédiées au plaisir de leur maître, auquel elles doivent obéissance et plaisir. Dès le plus jeune âge les femmes persanes sont consacrées au sérail, donc elles n'ont aucune liberté et sont traitées comme de simples objets. D'ailleurs lors d'un voyage, elles se mettent même dans une boîte. Dans la lettre XLVII Zachi écrit : « Quand nous fûmes arrivées à cette rivière qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume dans une boîte et se fit porter dans le bateau » (Montesquieu 1949: 196). De même certaines des femmes d'Usbek s'avèrent très courageuses comme par exemple Zélis qui déclare que dans la prison où elle est

enfermée, elle est plus libre que lui. Elle dit: « tu ne saurais redoubler tes attentions pour me faire garder, que je jouisse de tes inquiétudes: et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance » (Montesquieu 1949: 222).

Le plus jeune des deux voyageurs persans – Rica fait une comparaison entre les rôles des femmes en France et en Orient. Dans la lettre LXIII il déclare : « Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, et je le trouve que cela n'est pas mal imaginé. Je le puis dire : je ne connais les femmes que depuis que je suis ici ; j'en ai plus appris dans un mois que je n'aurais fait en trente ans dans un sérail. Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être. Dans cette servitude du cœur et de l'esprit, on n'entend parler que la crainte » (Montesquieu 1949: 223). Rica ne s'étonne pas de voir des femmes et des hommes réunis ensemble. Chez lui, les gens cachent leur vrai caractère et ce sont surtout les femmes qui se comportent toujours guidées par la peur et la servitude forcée.

Pourtant, selon Usbek ses femmes mènent une meilleure vie, protégées de toute visibilité, elles sont plus vertueuses et morales. « Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés où l'on ne connaît ni la pudeur ni la vertu ! » (Montesquieu 1949: 168). Selon Usbek, ses femmes du sérail sont à envier face aux Françaises qui ont trop de liberté. Mais le destin et les actes de Roxane – la plus courageuse et la plus tragique des femmes d'Usbek, en sacrifiant non seulement sa vertu mais sa vie même, dévoilent une toute autre réalité. Elle triomphe dans sa trahison adultère : « Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs » (Montesquieu 1949: 372). Roxane commence sa lettre avec un aveu qui révèle sa détermination et le destin inévitable. Elle condamne le fait que le destin des femmes est aux mains des hommes. « Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices? [...] Non ! J'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre [...] mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance. » (Montesquieu 1949: 372). Guidée par les valeurs des Lumières – la liberté et l'indépendance, Roxane se suicide en choisissant la mort devant la servitude.

Quant aux *Lettres d'une Péruvienne*, la critique féminine a surtout mis l'accent sur le thème de l'amour et la dimension féministe du roman qui représente la femme au XVIII^es. D'après Raymond Trousson les romans du XVIII^es. ne s'occupent ni du milieu ni de l'époque, ils cèdent

toute la place au sentiment et au cœur. Sur cet aspect, le roman de Mme de Graffigny est pionnier en laissant une place à la reconnaissance de la culture indigène et aux mœurs sociales. L'héroïne de Zilia ne connaît ni les langues, ni les coutumes, ni les traditions du pays où elle se trouve – notamment la France. Comme Usbek et Rica dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, Zilia observe la société française avec un regard étranger. Elle est le voyageur - narrateur venu du Nouveau Monde. Le récit offre un éclairage exemplaire de la perception que les Indiens ont des Européens.

Zilia est arrachée à une société proche de la nature (le Pérou du temps de la conquête espagnole au XVI^e siècle) pour arriver dans une société développée. Très tôt, des différences apparaissent entre les niveaux de développement des deux pays, les habitudes et attitudes des peuples.

Dans la lettre X, l'héroïne s'étonne: « Je suis enfin arrivée à cette terre, (...) tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs répriment mes jugements, je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois » (Bray et Landy-Houillon 1983: 279).

L'héroïne est étonnée lorsqu'elle découvre le miroir, la voiture, l'architecture de Paris. Zilia est prise d'étonnement devant certaines traditions et coutumes. « [...] je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres [...] mon âme ne différait pas tant de la leur que mes habillements de leurs parures [...] les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires » (Bray et Landy-Houillon 1983: 282). Zilia exprime sa perplexité devant la pratique qui consiste à baiser les mains des femmes. « Il (Déterville) baisa hier les mains de la *Pallas*, et celles de toutes les autres femmes, il les baisa même au visage, ce que je n'avais pas encore vu, les hommes venaient l'embrasser, les uns le prenaient par une main, les autres le tiraient par son habit » (Bray et Landy-Houillon 1983: 283). Malgré les imperfections des européens et leurs rires moqueurs, Zilia n'éprouve pas de mauvais sentiments et affirme: « Si tu étais ici (Aza) je me plaindrais avec eux [...] et si mon âme était plus heureuse je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux; » (Bray et Landy-Houillon 1983: 283).

Zilia doit s'accommoder d'une nouvelle réalité sociale. L'apprentissage de la langue et de l'écriture est la première étape, le moyen le plus accessible pour pouvoir s'adapter et s'immerger dans la culture. La question de l'identité culturelle est indissolublement liée à la langue. L'impossibilité de communiquer la mène au désespoir. Elle est envahie d'une impuissance totale. D'une part, l'apprentissage de la langue

française change d'une manière positive ses relations avec Déterville, mais provoque également un changement de son identité.

Sur un autre plan l'héroïne du roman de Graffigny est frappée par la relation des Français à ce qui est matériel. Pour Zilia l'un des défauts majeurs des Français est leur culte du superflu : « Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte » (Bray et Landy-Houillon 1983: 327). La société française se caractérise par un manque total de respect à l'égard de la femme déclare Zilia dans la lettre XXXIV : « Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce que l'on s'imagine qu'elles devraient être » (Bray et Landy-Houillon 1983: 341).

En plus Zilia envisage l'inadaptation du système éducatif qui ne prépare pas du tout les femmes à jouer un rôle actif dans la société. On marie les filles à peine sorties de l'enfance. Leur connaissance du monde, de la société, de la vertu est quasi nulle. En même temps il y a chez Zilia une aspiration à la connaissance assez rare dans la représentation de la femme au Siècle des Lumières. Graffigny, à travers le personnage de Zilia, rejette l'image traditionnelle de la femme condamnée au mariage ou au couvent et crée une héroïne anticonformiste. Le livre de Graffigny constitue l'un des premiers grands romans philosophiques du XVIII^es abordant les réflexions sur les sciences, les arts, la critique des classes sociales, l'éducation, la culture.

En revanche l'héroïne principale de Mme de Graffigny Zilia, une jeune péruvienne n'a rien à voir avec les libres voyageurs tels que sont Usbek et Rica. Elle arrive avec ses sensibilités nobles et ses valeurs justes pour apporter les traits qui manquent à la conscience de la société française corrompue. La France n'est pas un refuge comme pour les Persans. La France est la destination finale de son emprisonnement loin de l'empire inca. Elle est arrachée à son pays, sa famille, sa religion, même de son fiancé, Aza. Zilia est envahie de chagrin, d'amertume, d'angoisse. Elle est là où elle ne connaît ni la langue, ni les mœurs. Ses lettres sous formes des quipos au début, avant de se modifier en français écrit, expriment ses expériences et son état d'âme. Les quipos sont un système d'écriture inca en nœuds que Zilia utilise pour rapporter des moments de la vie.

Montesquieu et Mme de Graffigny présentent des héroïnes révolutionnaires en quête de liberté. Les femmes du sérail d'Usbek –

Zachi, Zephis, Zelis, Fatme et l'héroïne la plus tragique – Roxane, aussi comme Zilia, l'héroïne de Mme de Graffigny, critiquent l'hypocrisie et la cruauté de la société. Leur révolte témoigne de leur nature courageuse et leur détermination d'être libres. Le désir d'évoluer librement, de s'épanouir pleinement c'est d'être humain.

Tandis que Montesquieu montre des rebelles qui essaient d'atteindre la liberté malgré le despotisme, Graffigny propose une héroïne dont l'évolution intellectuelle et philosophique l'aide à s'avérer comme elle veut, à s'épanouir. Ce qui donne à Zilia l'élan de s'instruire et de briser son ignorance c'est la quête de la liberté. Elle réussit plus que les femmes de Montesquieu à se découvrir, à se trouver soi-même.

Derrière les difficultés de l'amour de Zilia pour Aza, se cache une lutte pour la découverte de son identité, se trouvant au milieu d'une culture toute différente. Zilia est loin de tout ce qui lui est connu et de tout ce qu'elle sait du monde et c'est dans la connaissance de la langue française où elle trouve non seulement un moyen de communication mais aussi une façon de se reconstruire elle-même. Son défi est d'adopter les règles de la culture française sans se soumettre aveuglément aux mœurs et traditions. L'histoire d'amour de Zilia devient l'arrière – plan du thème central de la lutte pour son identité.

Néanmoins Zilia est fort désireuse d'apprendre le français, de s'enrichir. Tout au contraire de Roxane, elle n'a pas du tout l'idée d'abandonner la vie, mais éprouve le sentiment de s'exprimer. Le monde étrange et hostile la rend encore plus déterminée. « Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avais résolu de ne plus penser mais comment ralentir le mouvement d'une âme privée de toute communication qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? » (Bray et Landy-Houillon 1983: 279).

Grace à son refus de se résigner sa voix est déjà reconnaissable, elle peut s'exprimer donc elle commence à se reconnaître : « Je me sens ranimée par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. » (Bray et Landy-Houillon 1983:300). Contrairement aux attentes, Zilia n'écrit pas de lettres d'amour pleines de lamentations comme celles de Céline, la sœur de Deterville.

Céline est enfermée dans un couvent car sa mère ne veut pas qu'elle se marie avec l'homme qu'elle aime. « ... cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge afin de rendre son fils aîné plus riche » (Bray et Landy-Houillon 1983:302). Graffigny juxtapose l'écriture de Céline à celle de Zilia. Céline reste enfermée, triste, aliénée. En

revanche, Zilia ne se permet pas de rester « enfermée » dans la société française mais s'écarte des Françaises et devient une femme de lettres qui écrit sur des sujets existentiels comme la connaissance du monde, des hommes et de la société. L'héroïne montre que la connaissance nécessite des efforts pour apprendre et comprendre. Zilia voit que le chemin vers son épanouissement passe par une évolution intellectuelle et philosophique.

Dans cet ordre d'idées Zilia est libre à choisir son propre destin par sa propre volonté. A la fin de l'histoire Zilia apprend que son amant lui a été infidèle. Déjà elle possède une petite maison et décide de rester en France pour poursuivre son éducation. Elle conserve une relation d'amitié avec Déterville et garde Aza dans son cœur malgré la trahison de ce dernier. Elle résiste aux contraintes qui l'oppriment. De cette façon Mme de Graffigny fait le récit de l'émancipation d'une femme qui refuse d'être asservie à un protecteur ou à un amant. *Lettres d'une Péruvienne* devient l'un des premiers bestsellers de la littérature française et l'un des premiers manifestes pour l'indépendance et l'émancipation de la femme.

En guise de conclusion, je me permettrais de dire que les voix inébranlables de Montesquieu et de Mme de Graffigny retentissent même aujourd'hui. Les personnages féminins dans les *Lettres persanes* et *Lettres d'une péruvienne* notamment Roxane et Zilia se révèlent comme de vraies rebelles qui luttent de toutes leurs forces contre l'inégalité, les préjugés, l'oppression masculine, assumant leur propre identité et prouvant qu'elle existe.

RÉFÉRENCES

Bray et Landy-Houillon 1983: Bray, B. et Landy-Houillon, *Lettres portugaises, Lettres d'une Péruvienne et autres romans d'amour par lettres*. Paris: Flammarion, 1983.

Fauchery 1972: Fauchery, P. *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*. Paris: Armand Colin, 1972.

Montesquieu 1949: Montesquieu, Ch. *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, 1949.

Trousson 1996: Trousson, R. *Romans des femmes du XVIII^e siècle*. Paris: Robert Laffont, 1996.